

Les Trois Vertus.

En les faisant égales. L'Église se compte trois. Qui sont théologues. Et moi, douteur, j'y crois. La première se nomme La Foi, dont le roi, le bon Et noble, grand l'homme Et l'élevé très haut. L'homme saint ou le prêtre La possédait souvent Et lui fait de connaître Les non du Dieu vivant. Le péché, par elle, A la sainteté. Et la splendeur de l'âme Vers l'immortalité. Le pécheur du grand rêve Par trop audacieux. Mais dont la vie est brève. Et meurt, croisant son cœur. L'artiste de génie. Dont les œuvres sont là. Jamais, l'œuvre n'est La Foi qui révèle. La bourse et simple femme. Qui se signe en priant. Et toute dans son âme Et dans son cœur croyant. Que cette Foi apprême. Avec ou sans avoir. Baignée par elle même. On parfois sans avoir. La vérité, qu'importe. Avec ou sans non. La Foi vivante porte Un très glorieux nom. Dans le saint Évangile. Livre qui je le crois. N'est ni faux ni fragile. Puisqu'il porte la Croix. Et qu'il est le bon Christ. Signe du sang de Christ. De celui qui est Dieu Et s'en est fait homme. Et s'en est fait Dieu. Le miracle est possible. Dans son rayonnement. Et se fait admissible. Même au raisonnement. Ergo, moi missionnaire. En admirant la Foi. Comme chose admirable Et comme angélique. J'achève en paix ma route Sans désormais chercher. N'ayant plus grand doute. Ni peur de trébucher. Pourtant, la foi suprême Et sans égaler. La foi toujours la même. Sans variations. La foi que veut non âme Pour l'immortalité. Et que mon cœur réclame Avec avidité. N'est point théologique. Avec les arguments. Complète de la logique Et ses enseignements. Mais celle de la femme Ignorante à genoux. Priant de cœur et d'âme. Et croyant plus que non.

Quelques mois de travail sont encore nécessaires pour cela. Si elle tient ses promesses, cette nouvelle découverte sera un service de plus, rendu par l'école de Pasteur, à la cause de l'humanité. La communication de M. Bra m'amène à dire quelques mots de ces infiniment petits, qui pullulent autour de nous et en nous, auxquels Sédillot a donné le nom de microbes. Ce nom, hâtons-nous de le dire, est assez vague, car il ne désigne pas plutôt des germes d'origine animale que des germes d'origine végétale. Pour les besoins de l'enseignement il fallait une classification, mais cette classification est tant soit peu arbitraire. Il s'en faut bien, d'ailleurs, que l'on ait dit sur les microbes tout ce qu'il y a à en dire, et cela pour la bonne raison qu'on ignore encore ce que sont beaucoup d'entre eux. Sait-on, par exemple, ce que sont ces microphytes et ces cryptogames qui sillonnent l'atmosphère en toute saison, qui y subsistent en eux, deux ou trois années, puis disparaissent ? Il s'en faut bien. Qui sait si le microbe ne trouvera pas, parmi ces corpuscules, les graines de telles ou telles moisissures redoutées des cultivateurs, le mycologue des spécimens de poussières végétales, qui l'aideront à reconstituer la flore des pays lointains dont l'accès est difficile ? Comme nous le disions tantôt, bien que cela ne satisfasse pas complètement l'esprit, il a fallu néanmoins faire un groupement classique des microbes, groupement basé surtout sur leur forme, et on les a parqués en cinq classes. Les uns sont globuleux, comme les micrococques; les autres en bâtonnets, comme les bactéries; ou bien encore en filaments rigides, mobiles, droits, en spirales: on les nomme bacilles, vibrions et spirilles. Quoiqu'il en soit, l'étude de ces infiniment petits n'a véritablement pris essor qu'à partir du jour où Pasteur substitua à la vieille théorie de la fermentation par l'oxydation la doctrine scientifique subordonnant cette fermentation à un phénomène biologique dû à la présence des microbes. C'est lui, Pasteur, qui, le premier, nous faisant pénétrer dans le monde insoupçonné de ces petits êtres, nous en décrivit l'aspect, les conditions d'existence; nous montrant que l'oxygène fait vivre les uns, acrobies, ou tue les autres, ces curieux anaérobies qui, jouissant de tous les privilèges de la vie animale, n'ont aucun besoin d'air pour vivre et trouvent dans les désagréments organiques qu'ils provoquent la chaleur nécessaire à leur existence. Dans l'esprit du public, le nom de microbes éveilla généralement l'idée de germes nuisibles; cette idée est fautive, car il y a des microbes bienfaisants; il en est de même qui, tout d'abord malfaisants, peuvent, sous l'influence d'une adaptation scientifique, devenir bienfaisants. M. le professeur Calmette s'est fait l'avocat plein d'humour et d'esprit, de ces pauvres microbes tant calomniés. Pour gagner leur cause, il n'a, d'ailleurs, eu qu'à opposer aux méfaits de quelques uns les bienfaits dus à une foule d'autres. Et, de fait, qui est ce qui transforme le jus de raisin en vin ? Un microbe. Qui est ce qui mue le jus de pommes en cidre ? Un microbe. Qui est-ce qui fait que l'on retrouve un excellent poiré où l'on n'avait mis qu'un âpre et vague jus de poires ? Un microbe. Plus de microbes ? Plus de Châteauneuf-Lafite, plus de Champagne, plus de Champagne, c'est-à-dire plus d'esprit; plus de ces jus capiteux qui font "sauter" les gars normands; plus de cette

sève parfumée qui met à l'envers la tête de nos braves Chouans. Plus de microbes, belles élégantes ? Eh bien, plus de gants de peau; demandez plutôt aux tanneurs de Grenoble et de Luxembourg. Si le hasard vous conduit dans ces villes, vous y verrez arriver des wagons de—il faut bien dire le mot—crottes de chiens. Ces petites masses, en traversant l'intestin des "touteux", s'y sont chargées d'un microbe spécial, exerceur d'un principe mucilagineux, indispensable pour donner à la peau du gant une souplesse qu'on sait. Aux personnes délicates à qui ce procédé de tannage pourrait inspirer quelque horreur pour les gants de peau, nous rappellerons que le "présidu" de caniche a eu autrefois de plus nobles usages encore, plus que sous le nom d'Album grecum, les médecins de la vieille école le prescrivaient en pilules aux enfants rachitiques et à ceux qui semblaient avoir besoin de phosphate de chaux. Mais revenons à nos microbes. Voici ceux que le professeur Calmette dénomme si spirituellement "microbes cuisiniers". Ces petits êtres dont l'agrégat forme le levain, suppléent à l'insuffisance de nos fonctions, car si, à la rigueur, nous pouvions, sans leur concours, assimiler le gluten, l'amidon et le sucre, ce concours devient absolument nécessaire pour la transformation de la cellulose, en un aliment indispensable à la réaction de nos tissus. S'il s'agit de végétaux si riches en cellulose, c'est bien pis encore; alors les schizomyces deviennent légions, et notre oncle à tous, M. Francisque Sarcey, aurait la chair de poule à se reconnaître leur pullulation dans l'estomac des végétariens. Ce sont certains microbes aussi, qui transforment en peptone la caséine du lait pour donner le fromage, aliment à la fois très nourrissant et très digestif sous un petit volume. Manger du fromage équivaut donc à incorporer une substance déjà digérée par les microbes. A bien d'autres points de vue encore nous trouvons dans ces infiniment petits des auxiliaires précieux non seulement comme adjuvants de nos fonctions digestives, mais aussi comme préparateurs de nos aliments et confecteurs de nos effets propres à nous vêtir. Nous trouvons un microbe roussisseur du lin, des microbes teinturiers colorant les tissus en rouge comme le prodigiosus, ou bien en noir, en vert, en bleu. La fabrication de la bière serait impossible sans le saccharomyces cerevisiae, celui du vinaigre sans le microderma aceti. Comment et de quoi nous chauffons-nous, si le microbe de la houille n'avait transformé en combustible les cyanolés et les fougères géantes des époques préhistoriques. M. Jean de la Plaine vous nomme tout récemment ce curieux bacillus radicum, qui jouit de la propriété de fixer l'azote atmosphérique dans les tissus des cochers retienent leurs chèvres et se rappent; des fentes s'ouvrent, se garnissent de figures curieuses... D'une allure flegme et martiale, le régiment s'avance. Les pieds des soldats se relèvent ou se posent tous ensemble, les bras retombent en cadence dans les rangs. On dirait qu'une seule âme circule dans ces centaines de corps jeunes et vigoureux, leur communique le mouvement rythmique qui les balance. La foule admire et la foule a raison car, dans cette force réglée, sûre d'elle-même, réside un élément de beauté, comme dans tout ce qui offre à nos yeux le spectacle de l'ordre et de l'harmonie. Déjà les gamins qui précèdent

qui réchauffe et étonne... Ils enrichissent vos terres et vont même jusqu'à vous livrer, en conspirateurs qu'ils sont, la fine étoffe dont on tissera le manteau des dictateurs futurs et le pourpre dont on pourra les teindre. On voit donc par ce qui précède, combien faussée est l'idée des personnes qui prennent le mot de microbes comme synonyme d'être nuisibles. Nuisibles ? Mais ceux-là même qui le sont peuvent devenir bienfaisants. Cette métamorphose, c'est le génie de l'homme qui la réalise; c'est la névrosé que nous pas les microbes des vaccins, ceux qu'on utilise contre la peste, le venin des serpents, la puéropulie, le tétanos, la rage; ceux auxquels les Pasteur, les Marmorek, les Yersin, les Roux, les Calmette ont attaché leurs noms ?

LE DRAPEAU

Ces jours derniers, tandis qu'à la Chambre on discutait les articles de M. George Druay sur le métrage, on lui voyait brasser l'insupportable de ses idées. Nos futurs officiers d'artillerie... Il paraît certain à un chroniqueur de l'Éclair de rechercher une des pages les plus récentes de son collaborateur. L'œuvre de Druay dont l'auteur est M. Maurice Lorr. Ce sera avec quelle émotion commémorative M. George Druay par ses choses de l'armée, et combien doivent être rares même parmi les hommes ceux qui sont capables de se sentir et d'écrire avec un patriotisme aussi vibrant et aussi pur. Sur certains points de la côte bretonne, au sommet de la falaise dont les vagues rongent éternellement la base, on voit une croix dressée en face de l'immenité verte et mouvante des flots. Elle est de bois ou de pierre. Aucun ornement, aucune inscription ne la décore. Mais des mères et des veuves viennent, depuis de très longues années, y prier pour ceux que l'Océan leur a pris; et d'autres femmes y viendront à leur tour, vêtues de noir et désespérées comme elles, aussi longtemps que la mer perdue se fera un jeu de nourrir les pêcheurs et de les dévorer. Parmi les grondements des lames furieuses et la plainte lugubre du vent dans les cordages, des marins en détresse ont, dans l'angoisse de l'horrible mort entrevue, tourné leur suprême pensée vers cette croix, où leurs mains enfantines suspendaient pieusement les fleurs d'or des genêts tressées en couronnes. C'est pourquoi le modeste monument parle si éloquentement à nos cœurs, que le moins d'ot est tenté de s'incliner avec respect en passant devant lui. Cette croix, cette humble croix est auguste de toutes les espérances, de toutes les douleurs que de pauvres âmes humaines ont apportées à son pied. Des roulements de tambours, une plus joyeuse sonnerie de clairons ont annoncé l'approche de la troupe. Dans la rue, aussitôt, les passants s'arrêtent; les cochers retiennent leurs chèvres et se rappent; des fentes s'ouvrent, se garnissent de figures curieuses... D'une allure flegme et martiale, le régiment s'avance. Les pieds des soldats se relèvent ou se posent tous ensemble, les bras retombent en cadence dans les rangs. On dirait qu'une seule âme circule dans ces centaines de corps jeunes et vigoureux, leur communique le mouvement rythmique qui les balance. La foule admire et la foule a raison car, dans cette force réglée, sûre d'elle-même, réside un élément de beauté, comme dans tout ce qui offre à nos yeux le spectacle de l'ordre et de l'harmonie. Déjà les gamins qui précèdent

la musique, la musique elle-même et les premières compagnies ont passé. Les petits pipoupiens défilent sous le feu croisé des regards braqués sur eux des deux côtés de la rue. On voit que le métier est dur; ce n'est pas la graisse qui les étouffe, les pauvres enfants ! Plus d'un est pâle, ayant mal dormi, cette nuit, sous sa mince couverture; plus d'un aussi traîne un peu la jambe, car le godillot est rude aux pieds, le fournement pèse et l'étaupe a été longue ! Et les braves gens qui assistent au défilé seraient tentés presque de s'apitoyer, de maudire les dures exigences du service militaire s'ils ne songeaient tout en regardant : "Le forgeron aussi est las, le soir, lorsqu'il quitte son enclume; — las le moissonneur lorsqu'il a rentré son blé dans sa grange; — las le commerçant, l'industriel, quand ils ont fini leur journée. Mais chacun d'eux n'a travaillé que pour lui-même, tout au plus pour les siens. Ce soldat dont les pieds saignent, et celui-là qui, sous le sac trop lourd, tend le coup comme une bête harassée, et cet autre qu'on vient de hisser dans la voiture grise d'ambulance parce que ses jambes ne pouvaient plus le porter, ce n'est pas pour eux-mêmes, ce n'est pas pour leur femme et pour leurs enfants, c'est pour quelque chose de plus saint que la famille même, c'est pour notre mère commune à tous, c'est pour la douce France qu'ils ont peiné et qu'ils peineront demain encore. "Petit soldat qui, pour deux sous par jour, montes la garde sous le brûlant soleil ou la bise glaciale tandis que je vaque à mes affaires ou me repose; qui arrose des gouttes de ta sueur la poussière des grandes routes, tandis que je dine ou que je dors dans mon lit; toi qui, trois ans durant, exeres ta jeunesse à endurer le froid et le chaud, l'insomnie, les privations et la fatigue, sois loué et sois béni ! Honte à ceux qui vous traitent, toi, tes camarades et tes chefs, de faibles ! Tandis que vous veillez sur elle, la nation confiante en ses gardiens travaille et produit. Elle sait que vous êtes là, marins et soldats, dressés entre elle et ses ennemis..." Aussi, lorsque le régiment passe, le peuple de France sent son cœur battre et contempler avec amour—superbe en ses atours de guerre—la fille chérie de son cœur, l'Armée. Mais voici que, dans les rangs de la foule, le silence se fait. Quelque chose de grave a remplacé l'allégresse qui, tout à l'heure brillait dans les yeux. Tous les regards se fixent sur le même point avec une expression ardente de recueillement. Plus de rires, plus de propos joyeux. Chapeaux bas ! C'est le Drapeau ! Trois bandes d'étamine cousues ensemble et fixées à une hampe; c'est chose facile à faire, simple morceau d'étoffe, comme l'humble croix de bois ou de pierre plantée en face de la mer, possède-t-il une vertu secrète qui fait que nul ne peut le contempler sans émotion ? C'est qu'il est, aussi bien que cette croix, l'emblème d'un haut idéal; c'est qu'il traduit, condensés en un signe matériel, quelques-uns des plus nobles sentiments qui puissent faire battre le cœur de l'homme; c'est, enfin, que les yeux de notre corps ne peuvent regarder ce signe sans que ceux de notre esprit perçoivent autour de lui l'invisible et radié au rôle que lui font les grandes choses dont il a été l'inspirateur. Et voici ce que dit, en un langage qui, pour être muet, n'est pas moins compris de tous, le

drapeau qui flotte au-dessus du régiment : "Je suis l'image auguste de la Patrie. Depuis qu'il y a une France, je me dresse au milieu de ses armées. Je parle d'elle à ceux qui pour elle vont verser leur sang; je les exhorte à ne pas lui en marchander une seule goutte, et, quand ils sont tombés, je console—eu restant debout—leur agonie. "Sous un autre nom et d'autres couleurs j'étais, il y a sept siècles, à Bouvines, conduisant les milices de France à la défense de leur sol envahi par les Allemands; et, au plus fort de la mêlée, agité en l'air par le bon chevalier qui me portait, j'appelaus les nôtres au secours de leur Roi en péril. "Cinq cents ans plus tard, blanc et fleurdelysé d'or, j'étais à Denain, le jour où la dernière armée de Louis XIV livrait la suprême bataille que j'ai aidé à gagner, en rappelant aux soldats de Villars que c'en était fait de la France si, par un miracle d'héroïsme, ils ne la sauvaient. "A Valmy, à Jemmapes, à Fleurus, j'ai fait flotter les trois couleurs à la tête des irrésistibles légions de la République; cloué à un tronçon de mât, j'ai eu le dernier regard, la dernière pensée des marins du Fenwick, lorsqu'aux sons de la Marseillaise leur navire, criblé de boulets, s'enfonçait dans les flots. "Austerlitz et à Léna, j'ai été sacré d'une gloire immortelle par les armées du grand Empereur. A l'heure des revers, pendant la funèbre retraite de Russie, c'est autour de moi que marchaient, rangés en un silence farouche, les survivants de la Grande Armée. Par delà les mornes steppes glacées, j'étais à leurs yeux la lointaine Patrie, sous l'apré-bise et la neige, j'entretenais la flamme de vaillance indomptable qui soutenait les corps épuisés de ces héros. "J'ai parcouru toute la terre; l'Algérie et la Chine, le Mexique, le Sénégal et le Tonkin m'ont vu successivement apparaître; nager encore, une poignée de braves m'a planté, au centre de la meurtrière Madagascar, sur Tananarive conquise ! "Mais ce n'est pas la gnerre, la conquête seules que j'ai promenes à travers le monde. Mon éternel honneur sera d'y avoir porté aussi le généreux esprit de la France. J'ai détruit le vieil édifice féodal, abri de séculaires iniquités, qui pesait sur l'Europe. Dans tous les lieux où j'ai passé, j'ai semé, je sème encore la liberté. Les peuples mêmes qui ont souffert de mes triomphes ont trouvé dans les défaits que je leur infligeais le gage de leur régénération; ils ont maudit mes victoires—et ces victoires leur ont profité. "Je les ai rachetés, d'ailleurs, ces conquêtes qu'on me reproche ! Si j'ai aimé la gloire, j'ai aimé la justice aussi. Pour le seul amour d'elle, j'ai abrité de mes plus des causes justes qui, sans moi, succombaient; j'ai protégé les faibles; j'ai combattu, sans réclamer de salaire, pour l'indépendance des peuples opprimés; j'ai aidé les Américains et les Grecs, les Belges et les Italiens à s'affranchir. Que ceux-là parmi eux l'oublient qui ont la mémoire courte, peu importe ! J'ai bien mérité de l'humanité; j'ai conquis, mais j'ai délivré. "Ainsi, le drapeau résume en symbole très clair les plus nobles pages de l'histoire de France. Il rappelle la grandeur du rôle qu'elle a joué dans le monde, ses triomphes et ses revers, ses gloires et ses désastres également inoubliables, des services généralement rendus par notre pays à la cause de l'émancipation des

peuples. Il nous parle d'honneur, d'abnégation, de mépris de la mort, de toutes les mâles vertus, enfin, qui trempaient les âmes des innombrables Français tombés pour sa défense. Et c'est pour cela, que lorsque le régiment passe, tous les fronts doivent se découvrir pieusement devant le Drapeau, comme devant le Saint Sacrement de la Patrie. LONDRES, 20 mai.—Au point de vue social, la semaine qui finit a été la plus active de l'année. La visite de la reine Victoria à Londres a donné à la ville une animation extraordinaire. La pose de la première pierre du Musée de Kensington a permis à la population de faire une démonstration où elle a donné une façon éclatante la preuve de son attachement à la souveraineté et le bal officiel de jeudi soir, au Palais de Buckingham, a réuni toute l'élite de la haute société anglaise. Le prince de Galles, le duc et la duchesse de Connaught, le prince et la princesse Christian, le duc et la duchesse de Siam assistaient à cette fête. Les dames ont commencé à 11 heures du soir et se sont continuées jusqu'au lever du soleil. Mercredi prochain, à Windsor, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance, la reine Victoria recevra les félicitations de sa famille; il y aura dans le grand carré formé par les constructions du château un concert composé de 250 voix. A midi, les gardes écossais allumeront un feu de joie. Il y aura un service d'actions de grâce à la chapelle St-George. La reine traversera ensuite tout Windsor, en voiture. Le soir, il y aura grande représentation de Loehengrin. A cette occasion, la reine offrira de nouveau au marquis de Salisbury le titre de duc qu'il a déjà refusé, quand a eu lieu le jubilé de la reine. Le prince de Galles fait, en ce moment, réparer son yacht, Britannia. Il n'est pas probable qu'il soit prêt à lutter avec le Shamrock; mais il enverra son bateau pour prendre part à la lutte à Cowes. LICENCIEMENT DE TROUPES. Presse Associée. Augusta, Gie, 20 mai.—Le neuvième régiment de volontaires de l'Illinois, commandé par le col. Campbell, a été licencié aujourd'hui. Il ne reste donc plus qu'un régiment, le 6me de l'Ohio, qui sera licencié le 26 de ce mois et quelques compagnies de cavalerie au camp McKenzie. Une entreprise digne d'encouragement. Presse Associée. Columbia, S. C., 20 mai.—Une organisation qui sera connue sous le nom de "Southern Chautauque Association" est en voie de formation. Elle s'organise en vertu de la loi d'Etat régissant les sociétés charitables et sociales. Elle aura un capital de \$25,000. Son objet est l'avancement moral et intellectuel dans les écoles où l'enseignement est populaire, c'est-à-dire gratuit. émue en sortant de la rue Richelieu. Snorby ne put contenir un mouvement de colère et s'écria : — Ah ! par exemple, vous entendez Speedy, à tout prix, il faut à l'avenir éviter que ces jeunes gens se rencontrent. Du reste je vais aviser... Quant au jeune René... — Il est toujours fouillé chez Mme Vally. — Est-ce que... ? — Non, ne craignez rien, ce n'est pas de la mère qu'il est amoureux, mais bien de la jeune Eva... Et il n'a pas tort. — C'est étrange, murmura l'Américain, paraissant s'absorber dans un profonde rêverie. La volonté de Dieu semble éclater dans cette rencontre... Est-ce que de là-haut, le martyr intercéderait pour ces deux enfants et préparerait la grande œuvre de réparation, de consolation... ? — J.J. Speedy était apparemment accablé aux rêveries de son riche client, car il continua à compulsur ses notes avec le plus grand calme, attendant que l'Américain l'interrogeât. — J'ai la vos rapports, reprit au bout d'un instant M. Snorby, je suis même satisfait de leur clarté, continuez. Prenant alors une liasse de billets de banque dans un des tiroirs de son bureau, il se tendit à l'homme d'affaires, ajoutant :

Causerie Scientifique

Découverte du microbe du cancer

Le fait le plus important qu'aura à signaler la presse médicale de ce mois, sera, sans contredit, la découverte du microbe du cancer par le Dr Bra, de l'Institut Pasteur de Paris. Cette découverte est le couronnement de quatre années de recherches sur la nature parasitaire du cancer. Voici en quels termes notre confrère expose le résultat de ses travaux : "Je suis arrivé, dit-il, à isoler l'agent spécifique du cancer, un champignon de la famille des ascomycètes. Avec les cultures de ce parasite, je suis arrivé à reproduire le cancer chez les animaux. Les ensemencements de ces tumeurs expérimentales donneront régulièrement, comme ceux des tumeurs humaines, des cultures du parasite. Quant au traitement curatif, tout se borne, jusqu'à présent, à des essais chimiques et expérimentaux, fort encourageants d'ailleurs; mais, bien que j'aie obtenu quelques résultats favorables, je ne puis encore me prononcer d'une façon définitive.

généralement des armes, fleurets, épées ou pistolets. Lucy Forster avait dit à son ennemie qu'elle se chargeait de se procurer des épées, mais pour l'instant elle reconnaissait elle-même qu'elle s'était fortement avancée, car, en province, même dans une grande ville, on ne peut point aller réveiller les armuriers entre deux heures et trois heures du matin. C'était à cet instant que Lucy Forster regagnait son hôtel, après avoir soupé en cabinet particulier en tête à tête avec Foot-Dick. A ce repas nocturne, l'écuycère et le clown avaient été d'une gaieté folle. Lucy avait étonné Foot-Dick par ses histoires abracadabrantes et sa verve ainsi stimulée, il lui avait gaiement renvoyé la riposte. Nous ne dirons point que cette joie n'était pas un peu factice. Lucy Forster cachait sa nervosité sous d'interminables éclats de rire. Foot-Dick s'étourdissait pour chasser une pâle figure donc, oh ! bien douce, qui s'obstinait à revenir passer devant ses yeux. A un certain moment, alors que Lucy Forster sablait un plein grand verre de champagne, l'obsession qu'il cherchait à vainement écarter fut la plus forte, et ne pouvant y résister : — Que signifie ce saut périlleux que vous avez exécuté, si magistralement d'ailleurs, mais, je dois

le dire, à propos de bottes. — C'est une innovation, une de mes trouvailles... Vous savez que je suis très osé. Ce n'était donc pas réussi ?... — Je viens de vous dire le contraire, mais violemment il m'a surpris, car il n'était nullement réglé. — Oh ! s'il fallait toujours suivre la règle... — Enfin, j'ai été tout étonné... si bien que j'ai failli en laisser tomber la chambrière. — Vous vous émonvez facilement. — Surtout lorsque vous êtes en scène. — Très galant !... Trop galant pour un clown !... A cet instant, Foot-Dick n'avait nullement l'air d'un clown, mais bien de ce qu'il était en réalité, le baronnet Richard Barclay, c'est-à-dire un élégant et parfait gentleman, très joli garçon et fort bien mis, ce qui ne rappelait en rien la grimace en tête du pensionnaire de Hugh Crickton. — Alors, vous n'aimez pas le clown ? — fit Foot-Dick avec un sourire prouvant bien qu'il connaissait à l'avance la réponse. — J'aime qui m'aime quand j'aime, — répliqua Lucy Forster, répétant une vieille devise amoureuse. Puis elle ajouta :

— Non, et je vous avoue que ma nationalité me gêne un peu. — Avez-vous retrouvé l'ancien domestique de Roger-Mornay. — Pas encore, fit J.J. Speedy, baissant la tête. — Avez-vous vu ce qu'étaient devenus les papiers de Roger-Mornay, saisis lors de l'instruction ouverte à la suite de son assassinat ? — Non, fit encore tristement le sollicitor, mais j'ai mon correspondant qui s'en occupe. — Eh bien ! moi, j'ai agi de mon côté, dit d'un ton écrasant l'Américain en se levant et en ouvrant un coffre-fort. J.J. Speedy eut un geste d'étonnement. — Voici, reprit Snorby avec calme, montrant une liasse de papiers, la copie de toutes les pièces, interrogatoires et dépositions ayant trait à l'instruction de l'affaire Mornay-de Carol. Cette copie a été prise sur les originaux déposés au greffe. Quant aux papiers de Roger-Mornay, je les complèterai un de ces jours à ce même greffe. Enfin, j'attends d'ici peu la vieille domestique auvergnate de Mornay, retirée dans le Puy-de-Dôme. Il se trouve, par un hasard anodin par moi, qu'elle va venir passer quelques jours à Paris, chez un de ses parents, marchand de charbon dans le quartier des Termes. Ah ! monsieur Speedy, rien ne donne de force et d'énergie que le désir de faire rendre justice à l'innocent en démasquant le coupable !

J.J. Speedy paraissait écrasé. Il se leva, et avec une grande dignité déclara : — Mes services, je les comprends, monsieur Snorby, vous sont devenus inutiles; je vais retourner à New-York où mon associé W. W. Mortimer tout en se multipliant ne peut suffire aux travaux dont je lui ai laissés toute la charge. — Vous êtes fou, M. Speedy ! s'écria l'Américain. Vous vous blessez d'une chose que je mets sous vos yeux simplement pour stimuler votre zèle et vous encourage à faire mieux encore ! A part lui, Snorby murmura : — Je suis si impatient d'arriver au but ! S'adressant alors au petit homme dont ses paroles ne semblaient pas avoir relevé le courage abattu. — Voyons, maître Speedy, dites-moi ce qui se passe en ce moment autour de la petite modiste Marie Dubreuil. A-t-elle cessé de voir ce jeune freluquet qui a nom Pierre Delvocoourt, et dont le caractère mal trempé ne me dit rien qui vaille ? — La pauvre enfant est béla ! bien pincée, fit le petit homme roux. — Diable ! fit l'Américain dont le front se rembrunit. — Oui, continua M. Speedy, elle a eu hier une entrevue avec le jeune homme et cela dans son bureau. Elle est restée une grande heure et paraissait très

émue en sortant de la rue Richelieu. Snorby ne put contenir un mouvement de colère et s'écria : — Ah ! par exemple, vous entendez Speedy, à tout prix, il faut à l'avenir éviter que ces jeunes gens se rencontrent. Du reste je vais aviser... Quant au jeune René... — Il est toujours fouillé chez Mme Vally. — Est-ce que... ? — Non, ne craignez rien, ce n'est pas de la mère qu'il est amoureux, mais bien de la jeune Eva... Et il n'a pas tort. — C'est étrange, murmura l'Américain, paraissant s'absorber dans un profonde rêverie. La volonté de Dieu semble éclater dans cette rencontre... Est-ce que de là-haut, le martyr intercéderait pour ces deux enfants et préparerait la grande œuvre de réparation, de consolation... ? — J.J. Speedy était apparemment accablé aux rêveries de son riche client, car il continua à compulsur ses notes avec le plus grand calme, attendant que l'Américain l'interrogeât. — J'ai la vos rapports, reprit au bout d'un instant M. Snorby, je suis même satisfait de leur clarté, continuez. Prenant alors une liasse de billets de banque dans un des tiroirs de son bureau, il se tendit à l'homme d'affaires, ajoutant :

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

DEUXIÈME PARTIE. L'AMÉRICAIN. Par Pierre Lostin et A. de Treil. Marie La Modiste. Par Pierre Lostin et A. de Treil. DEUXIÈME PARTIE. L'AMÉRICAIN. Suite. — Non, et je vous avoue que ma nationalité me gêne un peu. — Avez-vous retrouvé l'ancien domestique de Roger-Mornay. — Pas encore, fit J.J. Speedy, baissant la tête. — Avez-vous vu ce qu'étaient devenus les papiers de Roger-Mornay, saisis lors de l'instruction ouverte à la suite de son assassinat ? — Non, fit encore tristement le sollicitor, mais j'ai mon correspondant qui s'en occupe. — Eh bien ! moi, j'ai agi de mon côté, dit d'un ton écrasant l'Américain en se levant et en ouvrant un coffre-fort. J.J. Speedy eut un geste d'étonnement. — Voici, reprit Snorby avec calme, montrant une liasse de papiers, la copie de toutes les pièces, interrogatoires et dépositions ayant trait à l'instruction de l'affaire Mornay-de Carol. Cette copie a été prise sur les originaux déposés au greffe. Quant aux papiers de Roger-Mornay, je les complèterai un de ces jours à ce même greffe. Enfin, j'attends d'ici peu la vieille domestique auvergnate de Mornay, retirée dans le Puy-de-Dôme. Il se trouve, par un hasard anodin par moi, qu'elle va venir passer quelques jours à Paris, chez un de ses parents, marchand de charbon dans le quartier des Termes. Ah ! monsieur Speedy, rien ne donne de force et d'énergie que le désir de faire rendre justice à l'innocent en démasquant le coupable !

J.J. Speedy paraissait écrasé. Il se leva, et avec une grande dignité déclara : — Mes services, je les comprends, monsieur Snorby, vous sont devenus inutiles; je vais retourner à New-York où mon associé W. W. Mortimer tout en se multipliant ne peut suffire aux travaux dont je lui ai laissés toute la charge. — Vous êtes fou, M. Speedy ! s'écria l'Américain. Vous vous blessez d'une chose que je mets sous vos yeux simplement pour stimuler votre zèle et vous encourage à faire mieux encore ! A part lui, Snorby murmura : — Je suis si impatient d'arriver au but ! S'adressant alors au petit homme dont ses paroles ne semblaient pas avoir relevé le courage abattu. — Voyons, maître Speedy, dites-moi ce qui se passe en ce moment autour de la petite modiste Marie Dubreuil. A-t-elle cessé de voir ce jeune freluquet qui a nom Pierre Delvocoourt, et dont le caractère mal trempé ne me dit rien qui vaille ? — La pauvre enfant est béla ! bien pincée, fit le petit homme roux. — Diable ! fit l'Américain dont le front se rembrunit. — Oui, continua M. Speedy, elle a eu hier une entrevue avec le jeune homme et cela dans son bureau. Elle est restée une grande heure et paraissait très

émue en sortant de la rue Richelieu. Snorby ne put contenir un mouvement de colère et s'écria : — Ah ! par exemple, vous entendez Speedy, à tout prix, il faut à l'avenir éviter que ces jeunes gens se rencontrent. Du reste je vais aviser... Quant au jeune René... — Il est toujours fouillé chez Mme Vally. — Est-ce que... ? — Non, ne craignez rien, ce n'est pas de la mère qu'il est amoureux, mais bien de la jeune Eva... Et il n'a pas tort. — C'est étrange, murmura l'Américain, paraissant s'absorber dans un profonde rêverie. La volonté de Dieu semble éclater dans cette rencontre... Est-ce que de là-haut, le martyr intercéderait pour ces deux enfants et préparerait la grande œuvre de réparation, de consolation... ? — J.J. Speedy était apparemment accablé aux rêveries de son riche client, car il continua à compulsur ses notes avec le plus grand calme, attendant que l'Américain l'interrogeât. — J'ai la vos rapports, reprit au bout d'un instant M. Snorby, je suis même satisfait de leur clarté, continuez. Prenant alors une liasse de billets de banque dans un des tiroirs de son bureau, il se tendit à l'homme d'affaires, ajoutant :

émue en sortant de la rue Richelieu. Snorby ne put contenir un mouvement de colère et s'écria : — Ah ! par exemple, vous entendez Speedy, à tout prix, il faut à l'avenir éviter que ces jeunes gens se rencontrent. Du reste je vais aviser... Quant au jeune René... — Il est toujours fouillé chez Mme Vally. — Est-ce que... ? — Non, ne craignez rien, ce n'est pas de la mère qu'il est amoureux, mais bien de la jeune Eva... Et il n'a pas tort. — C'est étrange, murmura l'Américain, paraissant s'absorber dans un profonde rêverie. La volonté de Dieu semble éclater dans cette rencontre... Est-ce que de là-haut, le martyr intercéderait pour ces deux enfants et préparerait la grande œuvre de réparation, de consolation... ? — J.J. Speedy était apparemment accablé aux rêveries de son riche client, car il continua à compulsur ses notes avec le plus grand calme, attendant que l'Américain l'interrogeât. — J'ai la vos rapports, reprit au bout d'un instant M. Snorby, je suis même satisfait de leur clarté, continuez. Prenant alors une liasse de billets de banque dans un des tiroirs de son bureau, il se tendit à l'homme d'affaires, ajoutant :